

de la sucesión al trono d'Austria: dans ce cas-ci, l'on stipulerait même que jamais ce royaume ne pourrait être réuni à la masse des États de cette maison.

» Toute cette supposition de démembrement des provinces turques, telle qu'elle est énumérée ci-dessus, étant calquée d'après les engagements de Tilsit, n'a paru offrir aucune difficulté aux deux personnes que les deux empereurs ont chargées de discuter entre elles quels étaient les moyens d'arriver aux fins que se proposent Leurs Majestés Impériales.

» L'empereur de Russie est prêt à prendre part à un traité entre les trois empereurs, qui fixerait les conditions ci-dessus énoncées: mais d'un autre côté, ayant jugé que la lettre qu'il venait de recevoir de la part de l'empereur des Français, semblait indiquer la résolution d'un beaucoup plus vaste démembrement de l'empire ottoman, que celui qui avait été projeté entre eux à Tilsit, ce monarque, afin d'aller au-devant de ce qui pourrait convenir aux intérêts des trois cours impériales, et surtout afin de donner à l'empereur son allié toutes les preuves d'amitié et de déférence qui dépendent de lui, a annoncé que, sans avoir besoin d'un plus grand affaiblissement de la Porte ottomane, il y concourrait volontiers.

» Il a posé pour principe de son intérêt en ce plus grand partage, que sa part d'augmentation d'acquisition serait modérée en étendue ou extension, et qu'il consentait à ce que la part de son allié surtout fût tracée sur une bien plus grande proportion. Sa Majesté a ajouté qu'à côté de ce principe de modération elle en plaçait un de sagesse, qui consistait à ce qu'elle ne se trouvât pas, par ce nouveau plan de partage, moins bien placée qu'elle ne l'était aujourd'hui pour ses relations de limites et commerciales.

» Partant de ces deux principes, l'empereur Alexandre verrait non-seulement sans jalousie, mais même avec plaisir, que l'empereur Napoléon acquière et réunisse à ses États, outre ce qui a été mentionné ci-dessus, toutes les îles de l'Archipel, Chypre, Rhodes, et même ce qui restera des échelles du Levant, la Syrie et l'Égypte.

» Dans les cas de ce plus vaste partage, l'empereur Alexandre changerait sa précédente opinion sur le sort de la Serbie; il désirerait, cherchant à faire une part honorable et très-avantageuse à la maison d'Austria, que la Serbie fût incorporée à la masse des États Autrichiens, et que l'on y ajoutât la Macédoine, à l'exception de la partie de la Macédoine que la France pourrait désirer pour fortifier sa frontière d'Albanie, de manière à ce que la France puisse obtenir Salonique: cette ligne de la frontière autrichienne pourrait se tirer de Scopia sur Orphano, et faire aboutir la puissance de la maison d'Austria jusqu'à la mer.

» La Croatie pourrait appartenir à la France ou à l'Austria, au gré de l'empereur Napoléon.

» L'empereur Alexandre ne dissimule pas à son allié que trouvant une satisfaction particulière à tout ce qui a été dit à Tilsit, il place, d'après le conseil de l'empereur son ami, ces possessions de la maison d'Austria entre les leurs, enfin d'éviter le point de contact toujours si propre à refroidir l'amitié.

» La part de la Russie en ce nouvel et vaste partage eût été d'ajouter, à ce qui lui avait été adjugé dans le projet précédent, la possession de la ville de Constantinople avec un rayon de quelques lieues en Asie, et en Europe une partie de la Romélie, de manière que la frontière de la Russie, du côté des nouvelles possessions de l'Austria, partit de la Bulgarie et suivit la frontière de la Serbie jusque un peu au-delà de Solismick et de la chaîne de montagnes qui se dirige depuis Solismick jusqu'à Trajanopol y compris, et puis la rivière Moriza jusqu'à la mer.

» Dans la conversation qui a eu lieu sur ce second plan de partage, il y a eu cette différence d'opinion, que l'une des deux personnes supposait que si la Russie possédait Constantinople, la France devait possé-

der les Dardanelles, ou au moins s'approprier celle qui était sur la côte d'Asie: cette assertion a été combattue de l'autre part, par l'immense disproportion que l'on venait de proposer dans les parts de ce nouvel et plus grand partage; et que l'occupation même du fort qui se trouvait sur la rive d'Asie détruisait tout à fait le principe de l'empereur de Russie de ne pas se retrouver plus mal placé qu'il ne l'était maintenant relativement à ses relations géographiques et commerciales.

» L'empereur Alexandre, mu par le sentiment de son extrême amitié pour l'empereur Napoléon, a déclaré pour lever la difficulté. 1^o qu'il conviendrait d'une route militaire pour la France qui, traversant les nouvelles possessions de l'Austria et de la Russie, lui ouvrirait une route continentale vers les échelles et la Syrie.

» 2^o Que si l'empereur Napoléon désirait posséder Smyrne ou tel autre point sur la côte de Natolie, depuis le point de cette côte qui est vis-à-vis de Mytilène jusqu'à celui qui se trouve placé vis-à-vis de Rhodes, et y envoyait des troupes pour les conquérir, l'empereur Alexandre est prêt à l'assister dans cette entreprise, en joignant à cet effet un corps de ses troupes aux troupes françaises.

» 3^o Que si Smyrne ou telle autre possession de la côte d'Anatolie, tels qu'ils viennent d'être indiqués, ayant passé sous la domination française, venait ensuite à être attaqué, non-seulement par les Turcs, mais même par les Anglais en haine de ce traité, S. M. l'empereur de Russie se portera en ce cas au secours de son allié toutes les fois qu'il en sera requis.

» 4^o Sa Majesté pense que la maison d'Austria pourrait sur le même pied assister la France en la prise de possession de Salonique, et se porter au secours de cette échelle toutes les fois qu'elle en sera requise.

» 5^o L'empereur de Russie déclare qu'il ne désire pas acquérir la rive méridionale de la mer Noire qui est en Asie, quoique dans la discussion il avait été pensé qu'elle pouvait être de sa convenance.

» 6^o L'empereur de Russie a déclaré que, quels que fussent les succès de ses troupes dans l'Inde, il ne prétendait pas y rien posséder, et consentait volontiers à ce que la France fit pour elle toutes les acquisitions territoriales dans l'Inde qu'elle jugerait à propos; qu'elle était également la maîtresse de céder une partie des conquêtes qu'elle y ferait à ses alliés.

« Si les deux alliés conviennent entre eux d'une manière précise qu'ils adoptent l'un ou l'autre de ces deux projets de partage, S. M. l'empereur Alexandre trouvera un plaisir extrême à se rendre à l'entrevue personnelle qui lui a été proposée, et qui, peut-être, pourrait avoir lieu à Erfurt. Il suppose qu'il serait avantageux que les bases des engagements que l'on y doit prendre, soient d'avance fixées avec une sorte de précision, afin que les deux empereurs n'aient à ajouter à l'extrême satisfaction de se voir, que celle de pouvoir signer sans retard le destin de cette partie du globe, et nécessiter par là, comme ils se le proposent, l'Angleterre à désirer la paix dont elle s'éloigne aujourd'hui à dessein et avec tant de jactance. »

(Q) pag. 916.

UNA EMBAJADA AMERICANA AL JAPON.

Extractamos de la Revista de los Dos Mundos el siguiente relato sobre las últimas relaciones de los Americanos con el Japon, que creemos de sumo interes:

« Hace algunos años que se piensa mucho en todo lo que concierne al imperio del Japon. Ingleses, Franceses, Rusos, Americanos, todos los pueblos que tienen relaciones con la extremidad del Oriente, han ostentado sus pabellones en el puerto de Nangasaki ó en la pacífica bahía de Yedo. Parece que todo el mundo

ha conspirado contra esta nación tan singular que se obstina en vivir solo en un lejano retiro, sustrayéndose recelosa á las miradas de los extranjeros. Muchas veces se ha intentado restablecer la comunicacion interrumpida á principios del siglo XVII entre la Europa y el Japon. Los Holandeses mismos, aun cuando la proscripcion los habia perdonado dejándoles el pequeño establecimiento de Dezima, deseaban que el gobierno japonés modificara su política exterior, pero las tentativas oficiosas hechas con este objeto y los consejos tímidos que se adoptaron, nunca produjeron el fruto deseado.

Los Estados Unidos dieron principio á una nueva cruzada en 1852. La expedicion que entonces enviaron á Yedo bajo las órdenes del comodoro Perry, señalará en la historia del Japon una fecha decisiva, y el afán con que las demas naciones marítimas se han apresurado á seguir el camino que los trazó la escuadra americana, prueba que hoy están resueltas á abrirse las puertas del imperio japonés.

El diario de la embajada del comodoro Perry, en el cual se dan noticias circunstanciadas de las negociaciones que se entablaron con las autoridades japonesas, se ha publicado hace poco en virtud de orden del Senado americano; pero ademas de este documento oficial, pueden consultarse las impresiones de viajes de M. Bayard Taylor, animoso viajero que fué en la expedicion. Ambas obras merecen ser leídas; pues aun cuando el establecer relaciones oficiales con el Japon no fuese un hecho de los mas notables que han de consignarse en la historia de nuestros dias, nunca dejaría de ser un cuadro tan interesante como curioso el que representase el almirante americano en presencia de los diplomáticos de Yedo. Por esta razon se ha reservado un lugar aparte en los archivos de las cancillerías para el tratado de Kanagawa.

I.

El día 24 de noviembre de 1852 partió del puerto de Norfolk el comodoro Perry á bordo del vapor *Mississippi*. Los diez buques que componian su escuadra debian reunirse con él en los mares de la China. Sin detenernos en contar los incidentes poco variados de su largo viaje, vamos á trasportarnos al teatro de los acontecimientos. El día 8 de julio de 1853 se halló el comodoro á la vista del Cabo de Idyu, llevando su pabellon en la fragata de vapor *Susquehanna*, con la cual iban el *Mississippi*, *Plymouth* y el *Saratoga*. Despues de algunas horas de navegacion dobló la escuadra el Cabo de Sagami; atravesó el canal que forma la bahía de Yedo, y al anochecer fondeó en el frente de la ciudad de Uraga.

No bien entraron los buques en la bahía, cuando el almirante ordenó desembarazar el entrepoco. No era lo mas probable que los Japoneses provocaran una lucha; pero convenia ir con precaucion, fuera de que presentándose los cuatro buques con aparatos de guerra, los gavieros armados en las cofas y los artilleros junto á sus piezas, su aparicion habia de ser imponente y bastante á infundir desde el primer momento de un modo provechoso en el ánimo de las autoridades japonesas. Mientras la escuadra anduvo costeando, salieron á su encuentro muchos barcos llenos de soldados, pero todos llegaban tarde y tenian que virar de bordo, avergonzados de recibir por única contestacion á sus preguntas la insolente humareda que arrojaban las máquinas de los vapores. Los barcos pescadores y los juncos que cruzaban el mar en la misma direccion que la escuadra, y cuyo número infinito indicaba la proximidad de un gran puerto, se apartaban respetuosamente formando hileras en cierto modo para hacer lugar á los que inesperadamente los visitaban, aventurándose á surcar aquellas aguas contra lo que disponian las leyes del imperio. Á la señal

de dos cañonazos disparados desde un fuerte, dió el almirante la orden de echar anclas, y aunque se hallaban á poca distancia de tierra, habia 35 brazas de profundidad, segun lo indicaba la sonda. Los buques se acercaron á la costa, y fondearon en el momento en que retumbaba en la bahía el tercer cañonazo.

Púsose inmediatamente en movimiento una flotilla de barcos japoneses con el objeto de rodear los cuatro buques é impedirles la comunicacion con la tierra. La mayor parte de las naves europeas que habian llegado á los puertos del Japon antes que la escuadra, hubieron de someterse á esta demostracion reglamentaria que los condenaban á una cuarentena rigurosa. Muchos botes que se acercaron al *Saratoga* fueron vigorosamente rechazados. Uno de ellos se dirigió hácia la fragata almirante, y el oficial que le mandaba insistió en que se los admitiese á bordo, hablando en holandés y haciendo mil preguntas, á las cuales contestó el intérprete con decirle que el comodoro no conferenciaria sino con el gobernador de Uraga. El oficial japonés manifestó que el gobernador no podia ir en persona, porque se lo prohibian las leyes del país, pero que el subgobernador, que se hallaba presente, estaba pronto á conferenciar con un oficial americano de categoría igual á la suya. Aceptada la proposicion por el comodoro, nombró al teniente Conté, que era uno de los oficiales del *Susquehanna*, para que oyese al subgobernador.

Subió este á bordo, y en la primera entrevista se le hizo saber que el comodoro llevaba una carta del presidente de los Estados Unidos para el emperador del Japon, quien podia designar uno de sus principales dignatarios para que recibiera una copia de dicha carta, señalando el dia en que se le habia de remitir oficialmente el original. El subgobernador Nagaximo Saboroske dijo que siendo el puerto de *Nangasaki* el único en donde podian entrar los extranjeros segun las leyes del país, debia la escuadra encaminarse á él sin demora; mas como la observacion estaba prevista, fué muy pronta la contestacion: « El comodoro, se le contestó, ha venido expresamente á Uraga, porque este puerto es el mas próximo á Yedo, capital del imperio, y no irá á *Nangasaki*: viene como amigo, espera ser tratado como tal, y no quiere que sus buques estén cercados de embarcaciones japonesas, pues serán dispersadas á viva fuerza si inmediatamente no se retiran. » El subgobernador se levanta con viveza al oír tan categórica declaracion, y habiendo dado órdenes desde la escala, se alejaron de la fragata la mayor parte de aquellas embarcaciones. Al mismo tiempo un bote del *Susquehanna* fué á dar caza á las que tardaban en alejarse, de manera que en un abrir y cerrar de ojos quedó libre de ellos la escuadra. En cuanto á la remision de las cartas del presidente, manifestó el subgobernador que su categoría no era bastante para tratar de una cosa de tal importancia; pero que al siguiente dia por la mañana iria á visitar al comodoro un alto dignatario con quien podria tratar de él.

Sin mas que estos preliminares comprendieron los Japoneses que sus nuevos huéspedes no estaban dispuestos á sufrir la suspicacia y falta de cortesia con que hasta entonces habian sido tratados los buques extranjeros. Al pobre subgobernador de Uraga sin duda debió de parecerle mal aquella energia inusitada, pero no faltan motivos para creer que los Japoneses sabian de antemano que el comodoro Perry iba á visitarlos, y hasta tenian conocimiento del objeto de la embajada, pues el gabinete de Yedo, no obstante el rigor con que bloquea sus propias costas, no ignora lo que acontece en las diferentes partes del mundo, y las preguntas dirigidas á los oficiales de la escuadra demostraron á estos que sus curiosos interlocutores tenían noticias exactas, tanto del movimiento de la política europea como de los principales descubrimientos de la ciencia moderna.

El gobierno japonés puede saber algo de lo que pasa fuera de aquel imperio por medio de las relaciones que conserva con el establecimiento holandés de Dezima, mas no contentándose con esto, se vale de los periódicos y los libros extranjeros, y no será de extrañar que haya en Yedo una oficina de traducción perfectamente organizada, donde se escriba algun sumario de la historia contemporánea.

El 9 de julio al despuntar el día se acercó al *Susquehannah* un barco, en el cual iban unos artistas que, según pareció se ocuparon en dibujar las formas nuevas para ellos de los buques americanos. Esta era en efecto la primera vez que allí se habían visto buques de vapor. Los dibujantes pertenecían indudablemente á la policía y no habían ido á otra cosa que á tomar señas de la escuadra, pero no se creyó conveniente turbarles en aquel inocente ejercicio de sus funciones, y los Americanos se pusieron á la vista de ellos.

Á las siete se presentó con numeroso séquito Yezaimen, gobernador de Uraga, que era el alto dignatario cuya visita estaba anunciada. La víspera había declarado el funcionario que estaba á bordo del *Susquehannah* que las leyes prohibían al gobernador aventurarse en la mar; pero la noche á lo que parece hubo de hacerles mudar de consejo, y el gobernador pensó sin duda que en tan graves circunstancias no debía ser su grandeza bastante poderosa para retenerle en la orilla. En esto vió el comodoro un indicio muy claro de flexibilidad en los usos del Japon y un estímulo para ir adelante en las negociaciones, sin dejarse arredrar por las primeras dificultades. Llevaba el gobernador de Uraga un magnífico traje bordado de oro y plata y las insignias de los nobles de tercera clase. El intérprete, que formaba parte del cortejo y hablaba en holandés, declaró los títulos y cualidades del personaje que hacía la visita; mas el comodoro juzgando que debía reservarse para las grandes ocasiones y que un simple gobernador, noble de tercera clase, no era un personaje bastante elevado para que él le recibiera en persona, encargó á los capitanes Buchanan y Adams y al teniente Contée que dieran audiencia á Yezaimen.

El gobernador reprodujo, como se esperaba, cuanto la víspera había dicho su subordinado acerca de la presencia de la escuadra en el puerto de Uraga, insistiendo en que el comodoro, sin detenerse mas, debía tomar el camino de Nangasaki; pero se le hizo entender de la manera mas clara, que si no se presentaba á recibir la carta dirigida al emperador un personaje de categoría conveniente, desembarcaría el comodoro con su gente y llevaría la carta á Yedo, cualesquiera que fuesen las consecuencias. Yezaimen, que oyó semejante amenaza, solo pensó en ganar tiempo, y pidió un plazo de cuatro días para consultar á su gobierno; pero el comodoro no quiso concederle mas de tres, que no fué poco, bastando, como bastaban, unas cuantas horas para tener respuesta de Yedo.

No terminaron aquí las tribulaciones del gobernador, pues estando sobre uno de los puentes del *Susquehannah* divisó algunos botes americanos que se habían dirigido á diferentes puntos con el objeto de sondear la bahía. Sobre esto se atrevió á hacer algunas observaciones, invocando la prohibición de la ley japonesa, mas se le contestó que lo que veía estaba mandado por las leyes americanas, y que el comodoro tenía que obedecerlas.

El 12 de julio espiraba el plazo concedido por el comodoro. Los Japoneses fueron exactos. Á las diez de la mañana se presentó Yezaimen á bordo del *Susquehannah*, donde le recibieron los capitanes Adams y Buchanan. Las primeras palabras que entre ellos mediaron dieron á conocer que no se habían entendido bien en la primera conferencia, pues el comodoro entendía haber dicho que él remitiría primero una copia de la carta, y que despues

enviaría al gobierno japonés un alto dignatario á recibir el original; y el gobernador entendió que la copia y el original se entregarían al mismo tiempo.

Esto dió origen á una larga discusión entre Yezaimen y los oficiales americanos. Declaró aquel que el gobierno estaba pronto á autorizar á un funcionario para que en nombre del emperador recibiera la carta del presidente, verificándose esta ceremonia en un pabellon que se construiría en la orilla; pero que no se daría contestación alguna en la bahía de Yedo, sino en Nangasaki, donde sería transmitida á los Americanos por la superintendencia holandesa ó china. No pudiendo conformarse el comodoro con estas restricciones, se apresuró á redactar el siguiente memorándum, encargando al gobernador que lo meditase con detención.

« El comandante en jefe no irá á Nangasaki, ni recibirá comunicación alguna por el intermedio de los Holandeses ó los Chinos. Es portador de una carta del presidente de los Estados Unidos; se le ha encargado que la entregue al emperador del Japon ó á su ministro de negocios extranjeros, y á ninguna otra persona entregará el original. Si no se recibe esta carta amigable del presidente, ni se contesta de una manera conveniente, el comodoro tendrá esto por un insulto hecho á su nación, y de antemano declina la responsabilidad de lo que pueda sobrevenir. Espera tener contestación dentro de muy pocos días, y no la recibirá sino en lugar próximo al punto en que actualmente se halla. — Bahía de Uraga, etc. »

Cuando Yezaimen tuvo conocimiento del memorándum, pidió tiempo para reflexionar y salir de la fragata prometiendo volver por la tarde. Durante la conferencia permaneció el comodoro en su salon, adonde iban los oficiales á pedirle instrucciones á cada momento.

Yezaimen volvió en efecto á las tres, y se renovó la conferencia. Despues de nuevos debates y gracias al espíritu conciliador de que una y otra parte estaban animados, quedaron de acuerdo en cuanto á la naturaleza y el orden de las ceremonias oficiales. El comodoro convino al fin en que el original y la copia de la carta del presidente se entregaran al mismo tiempo á un dignatario japonés de categoría igual á la suya, expresamente acreditado por un rescripto imperial. Quedó convenido que la ceremonia se limitaría á un cambio de cumplimientos y que no se suscitara cuestión alguna sobre el asunto. El comodoro dejó de insistir en que la carta del presidente fuera inmediatamente contestada, bien que con el propósito de volver algunos meses despues por la contestación. Los Japoneses por su parte no volvieron á hablar de Nangasaki, ni de los Holandeses ni de los Chinos, conformándose con que las conferencias ulteriores á que dieran origen las proposiciones contenidas en el despacho americano, se celebraran en la bahía de Yedo. Arreglados estos preliminares, se decidió que la solemne entrevista fuera al segundo día, y el gobernador manifestó que se habían adoptado en tierra las medidas convenientes. Hicieronle notar los Americanos que el lugar designado distaba mucho de aquel en que habían fondeado, y significaron el deseo de que se designara otro mas cercano, de lo cual prometió tratar Yezaimen y dar la contestación al siguiente. En seguida se sentaron á la mesa, formalidad que nunca se echa en olvido por los diplomáticos y los Japoneses; calmada la penosa inquietud que habían sufrido durante aquellas largas discusiones, se entregaron sin reserva á su nueva afición al *whiskey*.

El día 13 fué Yezaimen á anunciar que el príncipe de Idzu, consejero imperial, había llegado á Uraga, y presentó la carta credencial, cuyo tenor es el siguiente: « A S. A. Toda, príncipe de Idzu. Os envío á Uraga para que recibáis la carta que me dirige el presidente de los Estados Unidos, y que ha traído el almirante. En seguida volveréis á Yedo á darme la carta. » Este

documento, aunque lacónico, estaba en regla: iba sellado por el emperador, envuelto en una cubierta de terciopelo y metido ademas en una cajita de sándalo. Yezaimen, despues de haberlo presentado, manifestó que el príncipe de Idzu no estaba autorizado para tratar de asunto alguno, sino para recibir la carta únicamente, y declaró tambien que los preparativos para la recepción estaban casi concluidos; pero que no se había podido elegir otro sitio. El comodoro esperaba esto; mas habiendo tenido el cuidado de hacer sondear aquella parte de la bahía, estaba seguro de que los vapores podían mantenerse á distancia conveniente para que alcanzasen á tierra los disparos de la artillería. Quedó señalada la hora de la entrevista, fijado el número de las personas que habían de acompañar al comodoro, los trajes, los saludos que habían de hacerse; en fin, no se olvidó ninguno de los pormenores de la etiqueta, y todo fué discutido y concertado con maravillosa precisión.

Llegó el 14 de julio, día señalado para la entrevista. Los Japoneses se habían apresurado á completar los preparativos. Habíase colocado en la bahía formando una línea una flotilla numerosa. El terreno en donde se había levantado el pabellon parecía preparado para una fiesta. Los fuertes estaban por fuera cubiertos de telas elegantemente cortadas en forma de abanicos y sembradas de inscripciones ó dibujos que representaban las armas del emperador. Flotaban en los ángulos mil pabellones de brillantes colores, y delante de ellos se habían colocado simétricamente grandes palos con gallardetes, de los cuales pendían elegantes banderolas. El sol de la mañana vino á alumbrar este vistoso cuadro, que desde lejos parecía la decoración de una ópera. Cerca de las ocho el *Susquehannah* y el *Mississippi*, á cuyo bordo se hallaba la escolta del comodoro, levantaron anclas y se dirigieron con poca fuerza hacia la bahía de Gorihana, donde sondearon en el sitio mas conveniente para combatir el fuego de los fuertes y dominar las costas en caso necesario. No tenía el comodoro motivo para poner en duda la buena fe de los Japoneses, pero debía estar dispuesto para todo lo que pudiera ocurrir. Los entrepuentes se habían despejado en uno y otro buque, y los artilleros se hallaban en sus puestos.

El gobernador de Uraga, que en esta ocasión desempeñaba las funciones de introductor de embajadores y maestro de ceremonias, estuvo viendo sobre el puente del *Susquehannah* los preparativos que á bordo se hacían. Despues que los dos buques echaron anclas, se prepararon los botes en que el comodoro y su escolta habían de pasar á tierra, para lo cual ofrecieron los Japoneses sus embarcaciones; pero no se admitió la oferta. En ménos de media hora 15 botes, donde flotaba el pabellon estrellado de los Estados Unidos, estuvieron preparados para recibir á los oficiales, marineros y soldados de marina designados, que componían un total de cerca de 300 hombres. Púsose á la cabeza de la pequeña escuadra el capitán Buchanan, que á fuerza de remos se dirigió á la orilla. El comodoro se embarcó en el último bote, y su partida se anunció con un saludo de 17 cañonazos.

Las tropas japonesas formaban en línea, ocupando el frente batallones de infantería y destacamentos de gente armada con arcs y lanzas. Á retaguardia, á alguna distancia, se veían escuadrones de caballería. Algo mas lejos por entre los claros de la tropa, se divisaba la muchedumbre del pueblo que había acudido deseosa de contemplar á los enviados de tan lejanas tierras.

El comodoro, guiado por Yezaimen, se dirigió hacia la tienda en donde debía verificarse la entrevista.

Dos de los mas robustos marineros llevaban el pabellon de los Estados Unidos y el guion del almirante, y dos grumetes las cajas que contenían la carta del presidente y los demas documentos oficiales que debían entregarse á los plenipotenciarios japoneses.

En fin, dos Negros de los mas arrogantes de la tripulación, armados hasta los dientes, iban uno á la derecha y otro á la izquierda del almirante sirviéndole de guardias de corps. Los plenipotenciarios japoneses Toda, príncipe de Idzu, y Yedo, príncipe de Iwami, se hallaban en la sala de audiencia cuando entró la comitiva americana. Levántarose prontamente, saludaron con gravedad sin pronunciar una palabra, y se volvieron á sentar, mientras el almirante y los principales oficiales ocupaban los sillones preparados para ellos. El príncipe Idzu rayaba en los 50 años, y su fisonomía revelaba inteligencia y un carácter dulce; pero su compañero, que debería tener de 10 á 15 años mas de edad, indicaba por el contrario ser hombre de áspero carácter.

El comodoro hizo que se adelantasen los dos grumetes portadores de los despachos, y en seguida los dos Negros, los cuales, despues de haber desdoblado las hojas y enseñado los sellos, colocaron el paquete de documentos sobre la tapa de la caja designada por el intérprete. Este se acercó en seguida á los plenipotenciarios, y recibió del príncipe de Iwami un rollo de papel, en que se declaraba haber recibido los documentos del comodoro. Á estas formalidades, en que solo tomaron parte los intérpretes, siguieron algunos minutos de silencio. Trató el comodoro de trabar conversación, y mandó á su intérprete que anunciase su partida para las islas de Liúchu, ó Canton, dentro de dos ó tres días, declarando al mismo tiempo que volvería para la próxima primavera y que se encargaría gustoso de los despachos del gobierno de Yedo. El intérprete japonés preguntó si el comodoro volvería á presentarse con sus cuatro buques, y se le respondió, que no solamente con los cuatro, sino con muchos mas, porque aquellos no eran mas que una división de la escuadra. El intérprete hubo de quedar medianamente disgustado con la respuesta y no volvió á tratar de la materia. Hablóse algo acerca de la revolución de China, y despues declaró Yezaimen que llenado el objeto de la conferencia nada mas había que decir. El comodoro se dispuso á despedirse de los príncipes, los cuales se levantaron, saludaron y se mantuvieron en pié mientras se retiraban los Americanos.

Tal fué esta entrevista, que señalará en la historia el principio de las relaciones diplomáticas entre el Japon y las demas naciones. Todo se hizo conforme al programa preparado por Yezaimen.

Los príncipes no tuvieron otro encargo que el de recibir los despachos dirigidos al emperador, y cuidaron de no hacer mas de lo que les permitían sus poderes. Durante la conferencia no desplegaron ni una sola vez sus labios: el gobernador de Uraga y los intérpretes fueron los únicos que sostuvieron el diálogo, el cual, según hemos visto, nada tuvo de vivo ni de animado.

II.

De la bahía de Yedo fué la escuadra á las islas de Liú-chu, donde tuvo el comodoro varias entrevistas con las autoridades de este Archipiélago, que se considera como una dependencia del Japon, y consiguió que se le facultase para establecer en tierra un depósito de víveres y carbon, que quedó confiado á una veintena de marineros. Este almacén fué inmediatamente coronado con la bandera americana, y ántes de dejar el puerto declaró el comodoro, por medio de una proclama, que mientras esperaba la contestación del gobierno de Yedo á las legítimas reclamaciones de los Estados Unidos, creía necesario tomar posesión de cierta porción del territorio perteneciente á los Japoneses; lo cual, en otros términos, era apoderarse de una prenda. Por otra parte, alegaba como motivo suficiente para semejante ocupación el haber algun tiempo que se veían costear el Japon buques ingleses, fran-

ceses y rusos, ejecutando maniobras de donde podía inferirse que tuvieran el pensamiento de instalarse en las islas de Liu-chu.

En enero de 1854 hallábase en estas islas el comodoro y se disponía á volver al Japon, por haber terminado la espera concedida al gabinete de Yedo para continuar las negociaciones. La víspera de su partida recibió de Batavia un despacho en que el Sr. Duy-maer-van-Twist le manifestaba que el gobierno japonés le había encargado anunciar al de los Estados Unidos la muerte del emperador del Japon, y hacerle saber al mismo tiempo que las largas ceremonias del luto imperial y las formalidades que estaban en uso cuando un nuevo soberano ceñía la corona, aplazaban forzosamente todas las deliberaciones sobre la política exterior. El gabinete de Yedo expresaba al mismo tiempo el deseo de que la escuadra no volviese á presentarse en los puertos del Japon en época designada. El gobernador general se limitaba á transmitir la comunicación; pero sin responder de la exactitud de la noticia. El comodoro le contestó en Napa en 23 de enero de 1854, limitándose á acusarle el recibo, lo cual era bastante para presumir que no dejaría de acudir puntualmente á la cita dada para la bahía de Yedo. No pareciéndole natural que el emperador hubiese muerto tan á tiempo para dar á los Japoneses un pretexto con que dilatar las negociaciones, temía que le tendiesen algún lazo, y sabiendo que las autoridades de Yedo eran capaces de emplear todos los medios imaginables para impedir su vuelta, creyó que la muerte del emperador no sería otra cosa que una enfermedad exagerada por la diplomacia. Por lo demás, aun siendo verdadera la noticia, no la tenía por motivo bastante para no ir adelante en su empresa como había anunciado muchos meses ántes. El 13 de febrero partió su escuadra, compuesta de siete buques, y dejando atrás el ondeadero de Uruga echó anclas 12 millas mas allá de dicha ciudad, en paraje que distaba como unas 20 de Yedo.

Esto era ir demasiado lejos para lo que deseaban los Japoneses. Enviáronse muchos oficiales á bordo del buque en que iba el comodoro con el objeto de que diese explicaciones y de que los Americanos se volviesen á Uruga; pero se les contestó que la escuadra se hallaba bien allí, y que en el caso de moverse sería para avanzar hácia Yedo. Al siguiente día volvieron los Japoneses á la carga con su obstinación característica, y le indicaron otro fondeadero situado enfrente de un pueblecillo llamado Kama-Kura, donde, segun dijeron, debían recibir los delegados imperiales al embajador de los Estados Unidos, conforme á las órdenes del emperador. No habiendo conseguido nada con esto, pidieron que fuese á Uruga un oficial de la escuadra á fin de conferenciar directamente con los comisarios sobre la eleccion de la ciudad en que habían de abrirse las negociaciones. Por espacio de ocho días no hicieron mas que ir y volver, ya con un pretexto, ya con otro, reproduciendo sus argumentos é invocando en su favor, así la amistad de que se habían dado seguridades como las órdenes que habían recibido de Yedo. Habiendo enfermado el comodoro, no pasaba día sin que los Japoneses fueran á adquirir noticias de su estado, manifestando un vivo deseo de que recobrára la salud. Acordóse al fin que se verificase la entrevista preliminar solicitada por los Japoneses con tanta insistencia, y se encargó al capitán Adams que fuese á Uruga y llevase á los delegados de la corte de Yedo una nota en que el comodoro manifestaba la intencion de avanzar hasta hallarse casi á la vista de la capital, ofreciendo recibir á bordo á los individuos de la corte imperial, y enseñarles las curiosas máquinas de sus buques. Si se atiende á los esfuerzos hechos para alejar de Yedo al comodoro, es indudable que su oferta, tan cortés en la apariencia, no era sino una amarga irrisión. Los comisarios imperiales, despues de su entrevista con el capitán,

replicaron con una, en que reproducían simplemente sus primeras proposiciones. El comodoro cedió en algo, y despues de quince días de luto, se convino al fin en que las negociaciones tendrían lugar en Yoku-Kama, pueblo pequeño situado enfrente del sitio en que había fondeado la escuadra.

Debiendo abrirse las conferencias el día 8 de marzo, comenzaron los Japoneses á construir un pabellon para recibir al comodoro. Á juzgar por la vivacidad con que fué sostenida esta primera escaramuza, en que las autoridades japonesas dieron muestras, aunque en vano, de su talento para contemporizar y oponer objeciones, debía esperar el embajador americano que fuesen largos y difíciles los debates sobre las proposiciones que intentaba hacer aceptar; mas él había formado ya idea del carácter de sus antagonistas, y tenía por cierto que no era compatible con los hábitos del gabinete de Yedo llevar la resistencia hasta el extremo de una lucha. Estaba resuelto á armarse de paciencia y de obstinacion.

El 8 de marzo, á las once y media de la mañana, se echaron al agua 27 botes de la escuadra, y se embarcaron en ellos hasta 500 hombres entre soldados y marineros, los cuales, formados en línea en la orilla, esperaban al comodoro. Este tardó muy poco en saltar en tierra, acompañado de su estado mayor: pasó al son de los clarines por entre las dos filas que formaba su tropa, y poniéndose despues á la cabeza de su columna, se encaminó al pabellon, en donde fué recibido por un gran número de oficiales y funcionarios japoneses, que le introdujeron en un salon, semejante al que se había dispuesto en Gorihana para recibir la carta del presidente. Al entrar licieron dos saludos las lanchas, en que se habían colocado los obuses; uno de 21 cañonazos al emperador, y otro de 17 á Hayaschi, su plenipotenciario.

Introducidos en el pabellon el comodoro, su estado mayor y sus intérpretes, se les invitó á tomar asiento á la izquierda, que es el lado de honor entre los Japoneses. Entraron en seguida los cinco comisarios imperiales, y fueron á colocarse á la derecha. Los oficiales japoneses hincaron la rodilla al verles, y permanecieron en esta actitud respetuosa, pero nada cómoda, con la cabeza inclinada al pecho, durante la entrevista. Algunos se extendieron francamente la frente, el pecho y las rodillas clavadas en tierra. Los Americanos, que tienen en mucho la fuerza y la destreza, vieron admirados la flexibilidad de los Japoneses en aquellos ejercicios de prostracion, que requieren flexibilidad y miembros de clowns.

Los Japoneses pasan una parte de su vida saludando á sus superiores y recibiendo saludos de los inferiores: el saludar es entre ellos una tarea interminable; se saluda para cualquier cosa, y siempre con la mas seria gravedad en el gesto y en la fisonomía.

Entre los Japoneses humildemente prosternados en la sala de audiencia de Yoku-Kama quizá no había uno que estuviera en disposicion de describir, como el historiador de la embajada americana, los trajes y la fisonomía de los cinco dignatarios delegados de la corte de Yedo. Llevaban estos nobles personajes una especie de jubon y un pantalon de seda recamado que les llegaba hasta la mitad de la pierna, sandalias en los pies, sujetas con cintas, y encima del jubon y del pantalon un vestido de seda bordado y cortado en forma de muceta, abierto por delante para que se viese un cinturón, de donde pendían dos sables, cuyas empuñaduras, dispuestas de una misma manera, formaban relieves sobre el conjunto del traje. El ir armado de dos sables es un privilegio de los nobles y de los funcionarios de alta categoria. Se notaba tambien que de los cinco plenipotenciarios, tres solamente que eran príncipes, llevaban unas camisas de tela cuya blancura hacía resaltar el jubon de seda. Solo los príncipes y los personajes mas eminentes del imperio pueden usar camisas. Señalarémos á los delegados de la

corte de Yedo, atendiendo á su edad y dignidad. Hayaschi era un hombre como de cincuenta y cinco años, de figura hermosa y modales distinguidos, y cuya fisonomía, aunque grave, revelaba benevolencia. Ido, príncipe de Tsusima, tendría unos cincuenta años: era alto y grueso y de fisonomía muy viva. El príncipe de Mimasaki era hombre de cuarenta y seis años, de fisonomía agradable y genio festivo; tenía afición á los chistes; profesaba ideas muy liberales en materias de política extranjera; se mostraba dispuesto á acoger á los Europeos, y se complacia en oír la música de la escuadra. Udon, individuo del consejo de hacienda, se distinguía por su figura mogola y su estatura elevada. Matsusaki Michitaro era un personaje enigmático, cuya categoria y papel no parecían claramente definidos: era hombre de sesenta años lo ménos, rostro feo, color amarillo y muy corto de vista. Tales eran los cinco dignatarios en cuya presencia se encontraba el comodoro en el pabellon de Yoku-Kama.

Comenzó la entrevista por un cambio de cumplimientos, pues los Japoneses ofrecieron pipas á los Americanos y té servido en vajilla de laca, tortas, etc. Despues de una ligera colacion propuso Hayaschi que el comodoro y los plenipotenciarios, acompañados de un corto número de oficiales, pasasen á otra pieza donde con mas comodidad podrían hablar de los negocios. Los personajes que debían tener una parte directa en las negociaciones se retiraron á un salon que daba á la gran sala de audiencia; tomaron asiento, y ántes de dar principio á la conversacion hizo presente Hayaschi que era costumbre de su país el hablar muy despacio, previendo sin duda que tendría necesidad de toda su prudencia y reflexion en el solemne debate que iba á abrirse. Hecha esta observacion, presentó al comodoro un rollo de papel que contenía la contestacion oficial á la carta del presidente.

Véase la traduccion de dicho documento:

« Se esperaba la vuelta de V. E. en calidad de embajador de los Estados Unidos, segun los términos en que estaba escrita la carta de S. M. el presidente, remitida por V. E. el año último á S. M. el emperador de este imperio.

« Nos es imposible aceptar á un tiempo todas las proposiciones de vuestro gobierno, porque lo prohíben las leyes de nuestros antepasados. Mostrándonos tan amantes de nuestras antiguas leyes, parece que desconocemos el espíritu de los tiempos modernos, pero en estos momentos debemos obedecer á una necesidad imperiosa.

« El año próximo pasado, cuando hicisteis vuestra primera visita, se hallaba enfermo el emperador. Muerto él, ocupó el trono S. M. el emperador reinante, quien con las numerosas ocupaciones que le produce su advenimiento tiene bastante para que no le quede un momento que consagrar á otros asuntos. Por otra parte S. M. ha prometido á los príncipes y á los dignatarios del imperio que las leyes serán fielmente observadas, y es por tanto evidente que por ahora no puede variar en nada la antigua legislación.

« El otoño último se rogó al superintendente del comercio holandés en el Japon, al tiempo de partir el buque de su país, que diese noticia del suceso á vuestro gobierno, y esta comunicacion fué seguida de una contestacion por escrito.

« Recientemente ha venido á Nangasaki un embajador ruso con el objeto de dar á conocer los deseos de su gobierno; pero despues se marchó, teniendo en cuenta que jamás se dará contestacion á las naciones que nos hagan demandas análogas á las que se nos han hecho. Nosotros admitimos, sin embargo, la urgencia de las proposiciones que nos habéis hecho en nombre de vuestro gobierno en lo concerniente al carbon, agua, provisiones, salvamento de los buques y tripulaciones en casos siniestros, y estamos prontos á adherirnos á ellas por completo. Cuando sepamos

cuál es el puerto elegido por V. E., harémos en él los preparativos necesarios, para lo cual se necesitarán cerca de cinco años. Puede á pesar de todo convenirse por de pronto en que desde principios del próximo año japonés (16 de febrero de 1855) se suministrará carbon á vuestros buques en el puerto de Nangasaki.

« No halliendo precedentes sobre esta materia, rogamos á V. E. que nos explique aproximativamente lo que desea en cuanto al carbon, pues nosotros acogémos sus proposiciones si no se oponen á nuestras leyes. ¿Qué entendéis por provisiones? ¿Qué cantidad de carbon deseais obtener?

« Se os suministrarán, en fin, todos los productos del imperio de que puedan necesitar los buques. El precio de las mercancías y los artículos de cambio serán determinados por Kurakawa Kahei y Moryama Yenoske. Arreglados estos puntos, se concluirá y firmará el tratado en la próxima conferencia.

MORYAMA YENOSKE.

Semejante contestacion podia tenerse hasta cierto punto por satisfactoria, porque aunque circunscribía las negociaciones á límites bastante estrechos, significaba al fin que el gobierno de Yedo estaba dispuesto á concluir un tratado. Insinuó el comodoro que en el caso de no conseguir el objeto de su embajada, el gobierno de los Estados Unidos enviaria probablemente una escuadra mas numerosa para obtener la reparacion de agravios que necesitaba hacer valer contra el Japon; pero añadió en seguida: « Yo espero que no tardarémos en estar de acuerdo, y entónces me apresuraré á enviar dos de mis buques á los Estados Unidos á fin de evitar que emprendan el viaje los que deben reforzar mi escuadra. » Este argumento iba derecho al corazón de los plenipotenciarios, á quienes el comodoro remitió en seguida una nota, acompañada de un ejemplar del tratado concluido con la China. Hé aqui el texto de dicha nota, que está fechada en 8 de marzo de 1854:

« El embajador americano ve con satisfaccion que el gobierno japonés está dispuesto á concluir amigablemente un arreglo con los Estados Unidos. En tal caso, lo mas ventajoso para ambos países, y particularmente para el Japon, será concluir en breve plazo un tratado, porque de este modo los ciudadanos y súbditos de ambas partes contratantes estarán legalmente obligados á conformarse con lo que en él se estipule, lo cual prevendrá discusiones y mala inteligencia.

« Esto es lo que en todas las naciones se practica; y en tal estado se halla hoy el mundo, que los tratados son necesarios para impedir el disentimiento y la guerra. La obligacion de respetar estos contratos no se funda solamente en consideraciones de honor, sino tambien en el interes de la prosperidad y la paz de las naciones. Sin los tratados no podrían conservar entre si relaciones de amistad las naciones de Occidente.

« Aun cuando tenemos en la escuadra víveres abundantes, quisiéramos tener todos los días carne fresca, legumbres, etc., y pagaríamos el precio que se nos pidiera. Nos será igualmente necesario obtener leña y agua, y estaríamos reconocidos si se nos suministrase. La salud de los oficiales y de los tripulantes exige que puedan saltar en tierra. Hasta ahora, por respeto á las leyes japonesas, no he permitido que nadie desembarque á no ser para asunto del servicio, pero tengo la confianza de que podremos ponernos de acuerdo para que se autoricen algunas excursiones á los puntos vecinos.

« Tenemos intencion de ofrecer al gobierno imperial una copia de los trabajos hidrográficos en que se ocupan nuestros oficiales.

« Para perfeccionar dichos trabajos, tendrémos necesidad de colocar en algunos puntos de las playas